

Chapitre 12. Un « ordinateur à molécules »

Le « transfert sauvage » enfin démasqué et vaincu ?

Début juillet 1995, J. Benveniste pense avoir compris les raisons des inversions incongrues des résultats. Dans une lettre aux « participants aux expériences de transmission », il explique ce qu'il pense être la cause du « transfert sauvage » :

« Voici la fin de trois ans de galère avec en prime une importante avancée dans le domaine de la transmission électromagnétique et la certitude d'aboutir maintenant à compléter nos expériences dans les semaines qui viennent.

Vous le savez, ce qui nous arrête depuis trois ans c'est que assez souvent l'effet que nous détectons après transmission se retrouve attribué, après ouverture des codes, à de l'eau naïve ou de l'eau Tr (eau ayant reçu une information "eau"). Or, dans plusieurs centaines d'expériences en ouvert, l'eau n'induit aucun effet sur le cœur isolé, ce qui est normal puisqu'il s'agit de la même eau qui perfuse déjà le cœur. Récemment, en utilisant un anticholinergique, l'atropine, nous avons pu montrer que ces "transferts sauvages" étaient bien l'acétylcholine-Tr. Pour expliquer ce phénomène extraordinaire, nous avons invoqué beaucoup de causes dont le transport en automobile, l'effet de la lumière, de champs magnétiques non spécifiques, etc. Nous n'avions pas imaginé que ce transfert "sauvage" puisse se créer *au moment même de l'injection*. Il se produit en effet entre les deux seringues placées côte à côte, destinées à être injectées chacune à un cœur isolé, et qui restent sur l'injecteur électrique parfois plus d'une demi-heure lorsque deux injections successives sont faites. Ce transfert "sauvage" survient lorsqu'une des seringues contient de l'eau et l'autre de l'eau ayant reçu une information active (ovalbumine, acétylcholine). Dès lors, tout s'éclaire : ces transferts surviennent rarement dans les expériences en ouvert ou internes en aveugle où nous utilisons soit un seul cœur, soit les tubes dans le même ordre sur les deux cœurs. C'est lors de précautions "extraordinaires", notamment pour les expériences à l'extérieur, que nous croisons les injections (1, 2, 3, 4, 5 pour un cœur et 5, 4, 3, 2, 1 pour l'autre). »¹

Il explique ensuite quelles expériences ont permis de confirmer cette idée :

« Deux expériences déterminantes ont été faites récemment démontrant ce phénomène : 1) Lorsqu'une seringue portant par

exemple le n°9 a donné un effet considérable sur le cœur après contact prolongé avec une autre seringue (n°11) contenant elle le transfert actif, le tube n°9, resté lui sur la paillasse et injecté directement, n'a eu aucun effet (expérience du 5.7). Il s'agit donc bien d'une propriété acquise au moment du contact avec l'autre seringue. 2) Nous avons volontairement placé de l'eau naïve pendant 30 minutes dans une seringue à côté d'une seringue contenant une activité transférée : l'eau naïve a ensuite démontré une très forte activité de type acétylcholine (expérience du 6.7). Bien évidemment ce phénomène ne peut survenir dans les conditions expérimentales "normales" où l'on teste immédiatement un transfert après l'avoir fait. »

Puis J. Benveniste explique que cette activité transférée « passivement » (par opposition à un transfert « actif » par le dispositif d'amplification) est bien une activité de type acétylcholine puisque l'atropine inhibe son effet sur le cœur. Et il ajoute : « nous ignorons l'origine du transfert passif, masse métallique ou champs électromagnétiques de la machine ».

Même si elle semble confirmée par une expérience, cette explication – comme les précédentes – paraît quelque peu *post hoc*. De plus, à peine énoncée, l'interprétation des anomalies par des « échanges » entre les seringues risque déjà de devenir caduque car J. Benveniste vient de faire un nouveau saut technologique en passant du « téléphone à molécules » à l'« ordinateur à molécules ».

Les débuts de la « biologie numérique »

En effet, puisque le courant dans la bobine émettrice (la bobine de sortie) reproduit après amplification le courant de la bobine réceptrice (la bobine d'entrée), de surcroît dans une gamme de fréquence proche de celles de la voix humaine, il est logique d'envisager d'enregistrer le courant de la bobine réceptrice comme on le ferait pour une conversation ou une chanson. Cet enregistrement pourrait ensuite être restitué à la bobine émettrice qui « imprégnerait » alors un tube d'eau naïve. L'intérêt serait de pouvoir disposer d'enregistrements divers qui pourraient être « joués » à loisir, selon les besoins.

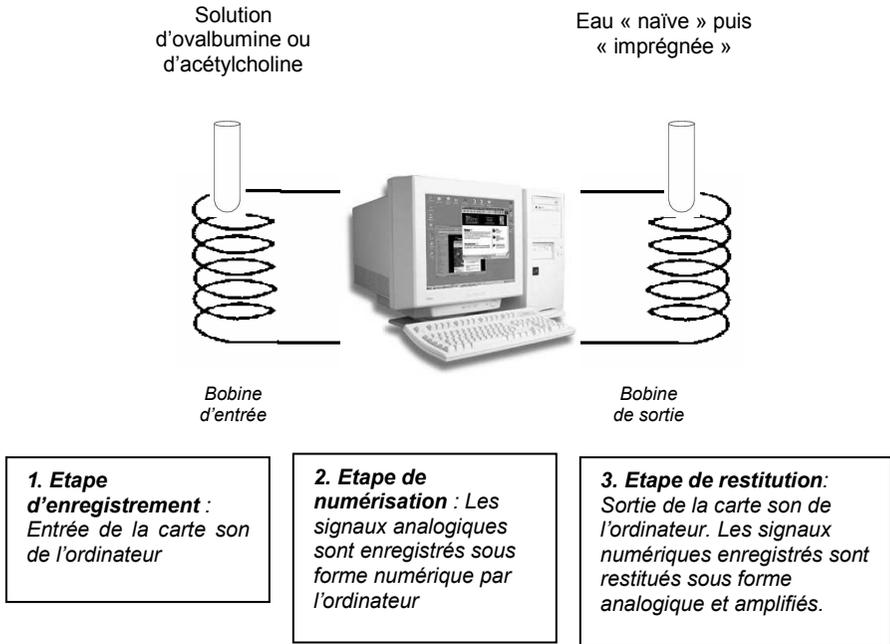


Figure 12.1. Comparer cette nouvelle version de l'appareil de transmission avec la première version (Figure 1.1 du chapitre 1). Dans cette nouvelle version « numérique », la bobine d'entrée est branchée sur la carte son d'un ordinateur ce qui permet d'enregistrer les « signaux » sous forme numérique. Ces enregistrements sont ensuite « rejoués » à volonté à de l'eau naïve après amplification permettant ainsi comme dans la première version d'« imprégner » l'eau naïve placée près de la bobine de sortie grâce au champ électromagnétique généré par la bobine. L'apport essentiel de ce nouveau prototype est la possibilité de « stocker » l'information dans une mémoire informatique.

J. Benveniste raconte comment il est parvenu à élaborer ce dispositif :

« [...] j'avais appris que des chercheurs autrichiens œuvrant dans le domaine de l'homéopathie avaient réussi, en collaboration avec une firme d'électronique, à enregistrer sur un CD les propriétés électromagnétique de la thyroxine (hormone sécrétée par la glande thyroïde qui remplit une fonction essentielle dans la croissance). Par la suite, en « jouant » cet enregistrement sur des têtards, ces chercheurs avaient réussi à modifier le cours de leur métamorphose. Leur système avait le mérite de démontrer que les signaux électromagnétiques de fréquences hertziennes et kilohertziennes émis par les molécules peuvent être numérisés.

Cela n'a d'ailleurs rien d'inconcevable pour un esprit ouvert : les ondes sonores perceptibles pour l'oreille humaine, qui se situent dans ces mêmes gammes de fréquences, sont couramment numérisées et enregistrées sur des CD du commerce. »²

I. Béhar relate la réaction de J. Benveniste lorsque ce dernier a appris qu'il s'était fait devancer par l'équipe autrichienne :

« Benveniste n'a pas été le premier à « enregistrer » une « activité » sur disque dur ; j'étais à son laboratoire quand il a reçu par télécopie le résumé de la communication que des chercheurs autrichiens comptaient présenter à FASEB 95 intitulée : « Hormone effects by CD record/replay³ ». Benveniste était furieux d'être ainsi « doublé », regrettant de ne pas avoir eu les moyens de mener à bien cette recherche. »⁴

L'intérêt par rapport à l'ancienne méthode est évident. On peut espérer en particulier que les problèmes d'« inversion d'activités » qui étaient supposés se produire au cours du transport des tubes « imprégnés » n'auront plus lieu. En effet, une fois que l'activité biologique est « enregistrée » sur une mémoire magnétique, elle ne peut plus être modifiée. On peut à volonté « transmettre » à de l'eau naïve une activité qui a été en quelque sorte mise en conserve. J. Benveniste imagine déjà les développements possibles : enregistrer sur support magnétique les activités biologiques de molécules et de médicaments et les diffuser facilement à toute la planète. De plus Internet est accessible au grand public depuis à peine un an et les possibilités qu'offre le « réseau des réseaux » commencent à apparaître. Dès lors qu'une information est numérisée, son acheminement quasi instantané devient un jeu d'enfant et les immenses possibilités offertes par la conjugaison de la « numérisation du signal biologique » et ce nouveau moyen de communication le font gamberger.

« Pour la première fois dans l'Histoire »

C'est pendant l'été 1995 que J. Benveniste se procure un ordinateur muni d'une carte son et il peut alors envisager la première expérience de « numérisation-transmission ». Cette dernière est réalisée le 10 juillet et un effet biologique significatif est constaté sur le débit coronaire. Cet effet est inhibé par l'atropine montrant ainsi la spécificité de l'activité biologique qui a été « enregistrée » puis « restituée » à de l'eau.

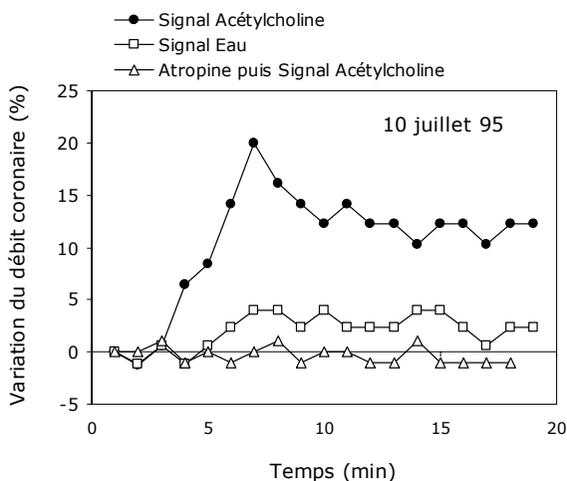


Figure 12.2. Cette figure représente la première tentative de « numérisation-transmission » d'une activité biologique par J. Benveniste, une première « historique » selon ce dernier. Le dispositif décrit dans la figure précédente avait permis d'enregistrer deux fichiers informatiques qui correspondaient respectivement à de l'acétylcholine et à de l'eau (contrôle inactif). On constate que le « signal acétylcholine » a effectivement un effet sur le débit coronaire au contraire du contrôle « signal eau » qui reste sans effet. La spécificité du « signal acétylcholine » est mise en évidence par de l'atropine (à concentration « classique »), un antagoniste de l'acétylcholine qui inhibe l'effet du signal. Pour bien apprécier ce qu'a d'étonnant ce type d'expérience, il est important de comprendre que la seule différence entre la courbe « signal acétylcholine » et « signal eau » réside *a priori* dans le « bruit » enregistré à l'aide d'une bobine électrique (solénoïde) à proximité d'une solution d'acétylcholine ou d'eau seule.

Des expériences similaires sont conduites les jours suivants avec des résultats comparables. Non sans quelque emphase, évoquant à nouveau l'Histoire avec un grand H, J. Benveniste annonce en ces termes cette nouvelle percée technologique (oubliant au passage la contribution des chercheurs autrichiens) dans le bulletin de l'association Science Innovante qui soutient ses recherches :

« Pour la première fois dans l'Histoire, le 10 juillet 1995, nous avons enregistré une activité biologique sur ordinateur. [...] Lorsque l'on diffuse cet enregistrement dans de l'eau et que cette eau est appliquée à un organe sensible, ce dernier réagit comme s'il avait reçu la molécule elle-même. Ceci ne surprendra pas nos lecteurs qui savent que les molécules communiquent par fréquences électromagnétiques. L'élément nouveau est que nous savons maintenant que ces fréquences se situent entre 0 et 22 kHz. D'autre part, le fait qu'elles soient numériques ouvre d'immenses

perspectives scientifiques et industrielles en chimie, biologie et médecine.»⁵

A partir de ce moment, J. Benveniste abandonne les dispositifs de transmission de tube à tube par le biais d'un amplificateur électronique. Et c'est à corps perdu qu'il se lance dans ce qu'il nomme alors la « biologie numérique ». Grâce à ce dispositif, un nouveau souffle est donné à ses recherches et des démonstrations publiques sont à nouveau envisageables. L'espoir est bien entendu que les « inversions de code » et autres « transferts sauvages » ne soient plus qu'un souvenir, liés aux tâtonnements inhérents à toute mise au point. L'« activité biologique » étant maintenant figée dans les *bits* d'une mémoire informatique, on ne peut qu'espérer que cette « mémoire » soit beaucoup plus fiable qu'une « empreinte » dans des échantillons d'eau.

Notes de fin de chapitre

¹ Lettre de J. Benveniste aux « participants aux expérience de transmission » du 10 juillet 1995.

² J. Benveniste. Ma vérité sur la mémoire de l'eau, p. 173.

³ La référence de cette communication scientifique est : « F. Senekowitsch, P.C. Endler, W. Pongratz, C.W. Smith. Hormone effects by CD record/replay. *FASEB J* 1995 ; 9 : A392. »

⁴ I. Béhar. Distinguer l'homme du résultat scientifique. *Le Monde*, 8 février 1997.

⁵ La lettre de Science Innovante. N°6, avril 1996.